**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 5 (1867)
**Heft:** 36

**Artikel:** Cinquième causerie genevoise
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-179426

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

jeunes rejetons de la maçonnerie l'édit du gouvernement que nous avons déjà reproduit dans nos colonnes. Les travaux de la maçonnerie furent suspendus dans le Pays-de-Vaud et dans les autres cantons suisses jusqu'en 1764, où l'atelier de Lausanne r'ouvrit secrètement son temple. Plusieurs loges auxiliaires suivirent son exemple. Berne renouvela sa défense en 1770; malgré cela, l'année suivante, où le mariage de la princesse de Carignan rassemblait à Lausanne un grand nombre des membres de la haute noblesse, la *Parfaite Union des Etrangers* fut r'ouverte. En 1772, le gouvernement la fit fermer pour la troisième fois.

En 1765 se fonda à Bâle la loge *Libertas*, qui prit ensuite le nom de *Directoire helvétique allemand*, et choisit, pour son président, le docteur Lavater.

Un nommé Sidrac, de Paris, avait fondé à Lausanne, en 1777, une loge bâtarde qui commit une foule d'irrégularités. La *Parfaite Union des Etrangers*, dont les travaux avaient été suspendus, se reconstitua pour mettre une terme au désordre, et ensuite de son initiative, la maçonnerie fut dès lors gouvernée par deux autorités suivant les deux langues du pays : la partie allemande eut son directoire à Zurich, la partie française eut le sien à Lausanne. On parvînt ainsi à anéantir la loge de Sidrac, avec laquelle toutes les autres refusèrent de communiquer. Les membres de cette loge se réfugièrent dans la *Parfaite amitié*, fondée en 1778 par les étudiants de Lausanne; mais là aussi ils apportèrent le désordre, ce qui détermina le gouvernement de Berne, en 1782, à interdire de nouveau les assemblées maçonniques dans le Pays-de-Vaud. Le directoire romand, obligé de suspendre ses travaux, désigna trois inspecteurs pour diriger les opérations de quatorze loges qu'il fonda en dehors du territoire bernois.

Les évènements de 1793 firent cesser tous les travaux maçonniques en Suisse jusqu'en 1798, où les maçons du Pays-de-Vaud, émancipé, fondèrent plusieurs loges.

Vers 1810, les directoires helvétiques se reconstituaient en France et établissaient le centre de leur administration à Besançon.

En 1819, les loges de la Suisse dépendaient d'une foule d'autorités. Quelques frères, frappés d'un pareil ordre de choses, proposèrent de ramener à l'unité la maçonnerie suisse. Ce projet fut en partie réalisé par un concordat signé à Berne le 29 avril 1822, réunissant les loges de Vaud, Berne, Neuchâtel et la majorité de celles de Genève, en une *Grande Loge nationale suisse*. Les loges dépendant du directoire allemand, de Zurich, restèrent en dehors de cette combinaison pendant plusieurs années. Enfin en 1844, les loges suisses fondèrent l'union nationale, l'ALPINA.

(*A suivre.*)

## Cinquième causerie genevoise.

De même que la sultane Scherazade renouait chaque soir le fil de son récit, nous reprenons de mois en mois la plume, espérant, comme elle, trouver grâce devant le lecteur qu'à regret nous avons dû quitter brusquement, quand peut-être il aurait voulu continuer l'excursion que nous faisions ensemble.

Aujourd'hui, nous retournons de nouveau à Carouge par le chemin de fer américain, inauguré au mois de juin 1863.

Les tramways, qui ont remplacé les anciens omnibus et les petites voitures à quatre places, offrent à eux seuls d'intéressants sujets d'observation. A certaines heures (le matin, à midi, d'une à deux heures et le soir) ce sont pour la plupart des habitués qui s'y rencontrent. Ouvriers, commis, employés de tous genres, ne prennent plus la peine de marcher depuis que, pour le modique prix de dix ou de huit centimes (si l'on prend un abonnement de cent jetons) on peut passer d'une ville à l'autre en narguant le soleil, la poussière, la pluie et la boue.

Dieu nous garde de blâmer les ouvriers qui ont un état fatigant ou toute autre personne quand le temps est mauvais, mais les horlogers, par exemple, qui ne sont pas appelés à mettre leurs forces physiques en jeu, ainsi que tous ceux qui vont s'asseoir devant un bureau pendant de longues heures, ont tort, mille fois tort de ne pas faire à pied ces courses quotidiennes, excellentes pour la santé.

Quant aux dames, nous ne leur conseillons rien, pour la raison qu'elles sont généralement en minorité dans les tramways si le temps est beau; il faut leur rendre justice, quand il s'agit de marcher, elles sont moins paresseuses que nous.

Cette sorte de circulation régulière est loin de fournir d'aussi intéressantes remarques que celle des heures où les travailleurs vont tous à l'ouvrage. Que de piquants contrastes dans ces réunions momentanées où le riche et le pauvre, le savant et le paysan illettré, l'homme de génie et le malheureux idiot sont placés sur la même ligne et peuvent se coudoyer pendant quelques minutes moyennant dix centimes.

Que de conversations bizarres ou sottes à faire pâmer de rire! Que d'incidents burlesques dignes du crayon d'un Cham ou d'un Gavarni.

Et les gens qui se reconnaissent après un grand nombre d'années et s'étonnent de se trouver changés, vieillis!

Nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue les types vraiment originaux qu'on est appelé à rencontrer dans les tramways. Le dimanche, c'est pire encore; ils donnent une idée de la prise de Sébastopol, surtout s'il y a quelque fête de ce côté. C'est une véritable cohue, on s'y entasse au risque d'y étouffer, d'être mal assis, ou, le plus souvent, debout pendant le trajet.

N'importe! on peut dire qu'on s'est beaucoup amusé, puisqu'on a été en voiture.

De la société hétérogène et sans cesse renouvelée des tramways, passons maintenant à la société carougeoise, qu'il faut diviser en trois catégories bien distinctes.

D'abord, un petit groupe d'ultramontains, presque tous d'origine savoisienne (vieille noblesse et magistrature) donnent une assez juste idée des salons français avant la révolution de 93. Un plus grand nombre de protestants (conservateurs et radicaux), travaillant presque tous à Genève et se rapprochant passablement de cette ville par leurs tendances; enfin, la majorité

de la population, entièrement composée de catholiques radicaux et de libres penseurs.

Parmi ces derniers, plusieurs, fixés à Genève depuis quelques années seulement, ont totalement oublié leur origine. Nous en avons entendu pousser cet oubli jusqu'à se plaindre qu'on donnât des places à ces *satanés Carougeois*, tandis qu'eux-mêmes en occupaient d'excellentes également rétribuées par l'Etat.

Jusqu'ici nous n'avons point encore parlé des femmes, bien que ce soient elles qui impriment un cachet particulier à toute population.

Plus sémillantes, plus enjouées que les Genevoises pur sang, les Carougeoises qui ont été élevées dans des pensionnats, ou du moins celles qui ont reçu de l'instruction, possèdent à peu près les qualités et les défauts des Françaises de province. Les autres, sauf de rares exceptions, s'affranchissent volontiers de ce joug qu'on appelle *les convenances*. Dieu nous garde d'attaquer leurs mœurs, qui sont aussi pures que celles des Genevoises; il ne s'agit ici que de la forme, de ce mélange de réserve et de bon ton qui donne, dès l'abord, une haute idée d'une femme, surtout s'il s'y mêle cette grâce que la plus rigoureuse honnêteté ne saurait proscrire.

Eh bien! nous regrettons d'avoir à convenir que, si désirable que soit cette forme, la plupart des ouvrières et des demoiselles de magasins de Carouge s'en raillent comme un ridicule dont elles ne voudraient point être accusées. Qu'elles nous pardonnent de leur dire franchement ce que nous pensons; avec un peu plus de retenue dans les propos, un peu plus de soumission à ce que le monde exige des femmes, elles seraient charmantes et vraiment faites pour être aimées.

On prétend (nous ne prenons point cette assertion sous notre responsabilité), on prétend que les gourmets sont nombreux à Carouge et que la cuisine y est infiniment plus délicate et plus soignée qu'ailleurs. Ce que nous savons, c'est que les aubergistes et les pâtissiers y font bien leurs affaires, surtout le dimanche, quand Genève leur envoie ses familles d'ouvriers, de petits commerçants, d'employés de bureaux, gens toujours prêts à faire un bon repas au retour d'une excursion de quelques heures. Le mauvais temps n'est pas moins favorable aux restaurateurs carougeois. On veut sortir, on ne peut aller loin, on monte en tramway. Il faut bien que le dimanche ne ressemble pas aux jours de travail.

Deux fois dans l'année Carouge prend un aspect inaccoutumé: c'est à la Fête-Dieu et à la fête patronale, au mois de septembre.

Tous les véhicules dont les deux villes disposent, suppléant aux tramways qui circulent sans relâche, ne peuvent suffire à transporter la foules des invités et des curieux impatients. On fait littéralement l'assaut des voitures stationnées sur la place Neuve, et souvent, après une assez longue attente suivie d'une bataille décisive, les vaincus, déconfits, sont obligés de faire la route à pied.

Le lendemain de la fête patronale, il y a toujours bal et feu d'artifice; dans les plus brillantes années on va jusqu'à l'illumination. La place du Marché est transformée en champ de foire; l.., on se pousse, on se heurte, on s'étouffe pour voir des êtres intelligents couverts de sales oripeaux pailletés se donner en spectacle à une multitude de badauds assez sots pour s'amuser des calembourgs de mauvais goût qu'on leur débite, et assez inhumains pour ne pas souffrir de cette misère physique et morale, parée de clinquant et d'étoffes fanées.

L'entrée du bal offre plus d'intérêt.

Le portail est illuminé, la musique se fait entendre: jeunes femmes et jeunes filles descendent tour à tour de voiture les yeux brillants de joie, le teint coloré par quelque réminiscence de la fête dernière ou quelque vague et séduisant espoir. En se rendant au bal, riches et pauvres, brunes et blondes, belles et laides bâtissent des châteaux en Espagne ou composent quelques ravissantes pages du roman individuel.

Combien verront se réaliser leurs vœux?

Hélas! bon nombre de ces figures si animées au commencement du bal rentrent chez elles anxieuses et pâles, le cœur ulcéré, l'âme en deuil.

Celui pour qui seul elles s'étaient parées avec tant de goût, celui qu'elles espéraient captiver leur a montré sa préférence..... pour une autre...

. . . . . .

Nous en avons fini avec Carouge, à bientôt une visite à Chêne. Y.

---

L'une des collines qui dominent Lyon, celle de Fourvières, se fait remarquer au loin par l'église qui s'y trouve et, dont la tour, au lieu d'être surmontée d'une flèche et d'une croix, se termine par un dôme en fer que surmonte une immense statue dorée de la Vierge. Le chemin qui conduit à Fourvières est rapide: c'est un vrai *Calvaire;* il est bordé par deux rangées de ces boutiques où abondent cierges, reliques, images, statuettes, etc. Sur la plate-forme où est bâtie *Notre-Dame* de Fourvières, en face de l'église, on lit, sur l'enseigne d'un de ces bazars:

CAFÉ ET CHOCOLAT VINCENT ARTICLES DE PIÉTÉ.

M. Vincent, on le voit, ne se contente pas d'une seule spécialité.

---

Messieurs les frères R..... de Lausanne, se ressemblaient beaucoup. Un jour l'un d'eux est arrêté sur la place de St-François par quelqu'un qui, le chapeau à la main, lui dit:

— Pardon Monsieur! Est-ce à vous ou à Monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler?

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

**Cabinet de lecture de L. Monnet, place St-Laurent.**

Ce cabinet de lecture, qui sera presque entièrement renouvelé d'ici à la fin de l'année, vient d'être augmenté d'un grand nombre d'ouvrages nouveaux.— **Prix d'abonnement, 1 fr. par mois.**

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.